une collection de dessins d'après les antiquités les plus remarquables. En 1620, il reçut la mission d'aller examiner les ruines de Stonehenge. Mais la révolution vint briser sa fastueuse existence. La mort de Charles Ier le plongea dans la plus profonde misère, et c'est à Cromwell lui-même qu'il dut de mourir paisiblement dans le fond d'une pauvre maison de Londres.

On doit à Jones la construction ou la restauration des principaux monuments entrepris de son vivant, notamment le palais de Whitehall, l'église et la place de Covent-Garden, la chapelle de la Reine, etc. Il a laissé en outre une immense collection de dessins originaux, dont la majeure partie forme le *Vitruvius Britannicus* de Campbell. Ces mêmes dessins, avec d'autres moins connus, se trouvent aussi dans les *Albums de Kent* (1727 et 1744). Le collège de Worcester d'Oxford montre avec orgueil un manuscrit de Jones sur les chefs-d'œuvre de Palladio. Cet artiste était fort instruit. Ses œuvres sont remarquables par la fécondité de l'imagination, par la pureté du dessin et par la hardiesse des plans; néanmoins, il manqua d'originalité réelle comme architecte. Dans les monuments qu'on lui doit et qui ont été trop vantés, on ne trouve, en réalité, qu'une imitation plus ou moins heureuse des chefs-d'œuvre de l'Italie. Ses dessins, en revanche, ont un incontestable mérite. Plusieurs d'entre eux sont superbes, et ils sont en si grand nombre qu'ils suffisent, à notre avis, pour assurer à Jones une place distinguée dans l'histoire de l'architecture.

JONES (John), bénédictin anglais, né à Londres en 1575, mort dans cette ville en 1636. Sétant converti au catholicisme, il se rendit en Espagne, où il entra dans l'ordre des bénédictins, sous le nom de **Leander a Sancte Martino**, puis devint professeur de théologie et d'hébreu à Douai et prieur des bénédictins de cette ville. Jones a publié : *Sacra ars memoriæ* (Douai, 1623, in-8°); *Conciliatio locorum communium totius scripturæ* (Douai, 1623, in-8°), et donné une édition de la Bible avec glose interlinéaire (6 vol. in-fol.).

JONES (Robert), musicien anglais, mort à Londres dans la première moitié du XVIIe siècle. Il acquit beaucoup de réputation sous Charles Ier, par le talent avec lequel il jouait du luth, et se livra à la composition. Il est l'auteur de deux recueils d'airs : *A musical Dream* (Londres, 1609, in-4°); *The Muse's Garden* (Londres, 1611).

JONES (Guillaume), mathématicien anglais, né dans l'île d'Anglesey en 1680, mort à Sherborne en 1749. Il s'adonna avec ardeur à l'étude des mathématiques, qu'il enseigna d'abord sur un vaisseau de guerre, puis à Londres. Là, il se lia avec les savants les plus éminents du temps, avec Newton, Halley, S. Johnson, devint vice-président de la Société royale de Londres et obtint par la suite une sinécure avec des appointements considérables. Outre des *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui : *L'Art de la navigation* (1702), et *Synopsis palmartorium Matheseos* (Londres, 1706). Il a fait paraître un traité posthume de Newton sous le titre d'*Analysis per quantitatum series* (1714, in-4°).

JONES (Griffith), pasteur et philanthrope anglais, né à Kilredin, principauté de Galles, en 1684, mort en 1761. Il consacra toute sa vie à répandre l'instruction parmi les classes laborieuses et jouit d'une grande réputation comme prédicateur. En 1634, il devint recteur de Landdowror, dans le comté de Caermarthen. Il ouvrit dans ce pays arriéré des écoles qui comptèrent une multitude d'élèves. A sa demande, la Société fondée pour l'avancement des connaissances chrétiennes fit imprimer la Bible en gallois, et il en répandit des milliers d'exemplaires à bas prix.

JONES (Jérémie), théologien anglais, né en 1693, mort en 1724. Il fut un linguiste et un prédicateur renommé, dirigea, comme ministre dissident, une congrégation du comté de Gloucester, et publia plusieurs écrits. Un autre JONES (Jean), né vers 1700, se distingua par des travaux sur la liturgie anglicane.

JONES (Henri), poète dramatique irlandais, né à Drogheder vers 1720, mort en 1770. Il était maçon comme son père, lorsque quelques pièces de vers de sa composition tombèrent entre les mains du comte de Chesterfield, lord lieutenant d'Irlande. Frappé des dispositions poétiques du jeune ouvrier, ce personnage le prit sous sa protection, l'emmena avec lui en Angleterre et lui fournit les moyens de produire son talent. Jones, malgré l'appui qu'il trouva auprès des grands et des gens de lettres, vécut misérablement par suite de sa conduite déréglée et mourut dans un grenier. Son meilleur ouvrage est sa tragédie du *Comte d'Essex* (1753, in-8°), qui fut représentée à Covent-Garden.

JONES (Griffith), littérateur anglais, né en 1721, mort en 1786. Il collabora au *Magasin littéraire* de S. Johnson, au *Magasin britannique* de Smollett, édita pendant assez longtemps le *London Chronicle* et fit paraître de nombreux petits livres pour l'instruction des enfants, un grand nombre de traductions du français, etc. Celui de ses écrits qui a eu le plus de succès est un opuscule intitulé : *Grands événements produits par de petites causes.*

JONES (William), théologien et littérateur anglais, né à Lowick en 1726, mort en 1800. Il fit ses études à Oxford et devint chapelain de l'évêque de Norwick. Vers la fin de sa vie, il dirigea la paroisse de Pinedon et fut élu membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Essai sur les premiers principes de la philosophie naturelle* (1762, in-4°); *Recherches physiologiques, etc.* (1781, in-4°); *Zoologia ethica* (1771, in-8°); *Trois dissertations sur la vie et la mort* (1771); *Observations faites dans un voyage à Paris* (1777); *Leçons sur le langage figuré des saintes Ecritures* (1787, in-8°); *Sermons* (1790, 2 vol. in-8°); *Traité sur l'art de la musique* (1784, in-8°). Ses *Œuvres complètes*, précédées d'une biographie, ont été publiées en 1801 (12 vol. in-8°) et en 1810 (6 vol. in-8°).

JONES (Marie), poète et romancière anglaise, qui vivait au milieu du XVIIIe siècle. On ne sait rien de la vie de cette femme de lettres, dont les ouvrages, cependant, sont encore très-goûtés. Marie Jones a, dans ses vers, parfaitement saisi la manière de Pope. On distingue, entre autres, une *Epître sur la patience* et une chanson célèbre en Angleterre, qui a pour titre la *Fille de la colline*. La prose de mistress Jones, surtout dans ses *Lettres*, est peut-être supérieure à tout ce qu'ont produit les femmes auteurs de la Grande-Bretagne. Il y règne un fonds inépuisable de gaieté, une grâce et une facilité qui lui sont particulières. Son style est pur, coulant, jamais affecté, et ses réflexions sont justes et solides.

JONES (William), savant orientaliste, né à Londres en 1746, mort en 1794. Il apprit la plupart des langues anciennes et modernes de l'Europe et de l'Orient, et publia en France, à l'âge de vingt-trois ans, une *Vie de Nadir-Chah* et un *Traité sur la poésie orientale*. Deux ans après (1772), il donna, toujours dans notre langue, une *Grammaire persane*, regardée encore, par les hommes compétents, comme une des plus claires qui aient été faites. Il obtint, en 1783, une place de juge à la cour suprême de Calcutta, et fonda la Société asiatique, dont il fut président jusqu'à sa mort. C'est à cette société et à l'impulsion que lui fut donner son fondateur que les études orientales doivent le développement qu'elles ont acquis depuis le commencement de ce siècle. Les travaux de W. Jones annoncent un savoir immense, mais ils ne portent point l'empreinte du génie. Ils ont été pour les philosophes allemands de précieux matériaux d'où ils ont fait sortir ces brillantes théories sur la philologie comparée, les migrations des peuples, la filiation des croyances religieuses et des institutions sociales. Les principaux ouvrages de W. Jones sont : la *Sacontala*, de Kalidosa, traduit du sanscrit (1789); *Lois de Manou* (1794), traduit en français; *Digeste des lois hindoues*, publié par Colebrooke (1798, 3 vol. in-4°); *Lettres sur l'état de l'Inde* (1803, in-8°), traduit en français. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres en 1799 (6 vol. in-4°).

JONES (Paul), intrépide marin, né à Arbigland (Ecosse) en 1747, mort le 18 juillet 1792. Il servit d'abord dans la marine marchande, et se trouvait aux États-Unis lorsque le Congrès songea à organiser une flotte pour combattre les innombrables vaisseaux des Anglais (1775). Il obtint le commandement d'un navire de l'Union, se distingua dans les premières luttes, fit envoyé sur les côtes d'Angleterre pour y opérer une diversion, et réussit, par un coup de main audacieux, à incendier le port de Whitehaven et à surprendre le château de Selkirk (1778). L'année suivante, il parut de nouveau sur les côtes d'Angleterre, avec une petite escadre que lui avait fournie la France. Se trouvant, le 22 septembre, avec une seule frégate, en présence d'un grès vaisseau anglais, il s'en empara à l'abordage, à la suite d'un combat héroïque. Il reçut, à son retour en France, un accueil enthousiaste. Louis XVI lui donna une épée d'or. A Philadelphie, où il reparut en 1781, le Congrès lui vota des félicitations et une medaille d'honneur. Après la paix, il passa dans la marine russe, avec le grade de contre-amiral, revint en France en 1789, et mourut à Paris, après avoir sollicité en vain un commandement. Une députation de l'Assemblée législative assista à ses funérailles. Des *Mémoires*, d'une authenticité suspecte, ont été publiés sous son nom, à Paris (1798, in-12) et à Edimbourg (1830, 2 vol. in-8°). Paul Jones est le héros d'une pièce d'Alex. Dumas; F. Cooper l'a peint avec beaucoup d'énergie dans le *Pilote*.

JONES ou **JOHNES** (Thomas), archéologue et écrivain anglais, né à Ludlow (Shropshire) en 1748, mort en 1816. Après avoir voyagé sur le continent, il retourna en Angleterre, où il devint membre du Parlement, auditeur de la principauté de Galles, colonel de la milice du comté de Caermarthen. Jones avait réuni dans une de ses résidences une imprimerie et une importante bibliothèque. On lui doit des traductions en anglais d'anciens ouvrages français : les *Chroniques de Froissart* (1803-1805, 4 vol. in-4°); les *Chroniques de Monstrelet* (1809, 5 vol. in-4°); les *Voyages de Brocquière en Palestine* (1807); les *Mémoires de Joinville* (2 vol. in-4°).

JONES (Edouard), musicographe anglais, né à Heublas (comté de Merioneth) en 1751, mort en 1821. Il étudia la musique, se livra à d'intéressantes recherches sur cet art, dans le pays de Galles, et fut nommé barde par George IV, qui l'attacha à ce titre à sa personne. Jones a publié : *Musical and poetical relicks of the welsh bards* (Londres, 1786, in-fol.); *Minstrels serenades; The bardic museum of primitive british literature* (Londres, 1802, in-fol.); des recueils d'airs gallois, etc.

JONES (Owen), antiquaire anglais, né dans le comté de Denbigh en 1754, mort à Londres en 1814. Il s'adonna d'abord avec succès au commerce, puis consacra ses loisirs à l'étude des antiquités gaéliques. Jones fut un des principaux fondateurs de la *Société cambrienne* et il fit paraître à ses frais : *Archeology of Wales* (3 vol. in-4°), recueil de poésies anciennes et de fragments; une collection de légendes, de poèmes, recits romanesques, etc., inédits, antérieurs au XVIe siècle (60 vol. in-8°); les œuvres du barde Dafydd ab Gwilym, etc.

JONES (Etienne), littérateur anglais, né à Londres en 1763, mort en 1827. Il fut successivement proté d'imprimerie, libraire, journaliste, directeur du *Whitehall evening Post* (1797), puis du *General evening Post*, et collaborateur du *Freemason's Magazine*. On lui doit, outre nombreux articles : *Réflexions sur la Révolution française* (1791); *Dictionnaire biographique*, plusieurs fois réédité.

JONES (John), philologue anglais, né à Llandingat (pays de Galles) en 1765, mort à Londres en 1827. Il prêcha dans la congrégation des unitaires, dirigea quelque temps une paroisse du comté d'York, puis se rendit à Londres, où il s'adonna avec beaucoup de succès à l'enseignement et devint docteur de la faculté d'Aberdeen. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire latine* (1803); *Grammaire grecque* (1804), qui est devenue classique; *Dictionnaire grec-anglais* (1823), ouvrage savant et estimé. On lui doit en outre des traités de théologie, entre autres : *Illustration of the Scripture, founded on circumstances peculiar to our Lord and the evangelists* (Londres, 1808, in-8°).

JONES (John), jurisconsulte et littérateur anglais, né à Derwydd (comté de Caermarthen) en 1772, mort à Islington en 1838. Il s'adonna à l'enseignement à Londres, puis en Allemagne, se fit ensuite recevoir avocat (1803), et abandonna le barreau pour les lettres. Il mourut dans un état voisin de la misère. On lui doit : *Voyage dans la République française* (1801, traduit du danois, de Bugge (1801); *De libellis famosis* ou la *Loi du libelle* (1812); les *Evangiles traduits en gallois* (1818); *Histoire du pays de Galles* (1 vol. in-8°).

JONES (Georg-Matthieu), marin et voyageur anglais, né vers 1785, mort en 1831. Il entra fort jeune dans la marine, servit avec le grade de lieutenant sous Nelson en 1803, se signala en 1809 par sa belle conduite dans l'affaire qui eut lieu à l'embouchure de la Piave (1809), et fut nommé capitaine de vaisseau en 1818. Pendant les loisirs que lui faisait la paix, Jones visita les arsenaux de la France, de la Hollande, des pays du Nord, de la Turquie, etc., et consigna ses observations dans deux ouvrages fort estimés, intitulés : *Voyage en Norvége, en Suède, en Finlande, en Russie et en Turquie* (Londres, 1827, 2 vol. in-8°); *Voyage sur la côte de la mer d'Azof et le la mer Noire* (Londres, 1829, 2 vol. in-8°). — Son frère, J.-T. JONES, colonel du génie, fut chargé par Wellington de construire les célèbres lignes de défense de Torres Vedras et dirigea l'attaque de Bergop-Zoom.

JONES (sir Harry David), général anglais, né en 1792, mort en 1866. Il entra en 1808, comme lieutenant, dans le corps du génie, prit part aux expéditions de Walcheren et de Flessingue (1809) et partit en 1810 pour l'Espagne, où il se signala lors du siége de Cadix par les Français (1811), à la grande bataille de Vittoria (1813), à la prise de Saint-Sébastien (1813), au passage de la Bidassoa et au siége de Bayonne (1814). Après l'entrée des troupes anglaises à Paris (1815), il fut chargé de surveiller les travaux de fortification de Montmartre, et, en 1816, devint plénipotentiaire du gouvernement anglais près de l'armée prussienne d'occupation en France. En 1833 il fut envoyé en mission à Constantinople, et devint plus tard colonel et directeur de l'école du génie de Chatham. Lorsque éclata la guerre de Crimée, Jones, promu général de brigade, fut chargé de s'emparer de Romarsund, de concert avec le général Baraguey-d'Hilliers. Après la prise de la forteresse (16 août 1854), il reçut le grade de major général et prit, en 1855, le commandement du corps du génie anglais en Crimée; mais dès le premier assaut, donné à Sébastopol le 18 juin 1855, il fut grièvement blessé à la tête d'un éclat de mitraille. Nommé gouverneur de l'école militaire de Sandhurst en 1856, il reçut, en 1860, le grade de lieutenant général.

JONES (Anson), président du Texas, né à Philadelphie, mort en 1858. Il se fit recevoir docteur en médecine, puis alla se fixer au Texas. Lorsque ce territoire, alors sous la dépendance du Mexique, réclama sa liberté et son indépendance, Jones fut un des premiers à prendre les armes pour sa patrie adoptive. A la tête d'une poignée de patriotes, il fit une héroïque résistance au président de la république du Mexique, Santa-Anna fut contraint de capituler, et faillit être fusillé. Bientôt après, Santa-Anna était complétement battu à San-Jacinto par les Texiens, entre les mains desquels il tomba, et dut à Anson Jones de ne pas être mis à mort. Lorsque le Texas eut recouvré son indépendance, Jones devint secrétaire d'Etat, puis président de la république, contribua puissamment à amener l'annexion de cet Etat aux Etats-Unis et termina sa vie par un suicide.

JONES (Owen), architecte anglais, né dans le pays de Galles en 1809. Il compléta ses études par des voyages en Espagne et en Orient. En 1851, Jones fut nommé un des inspecteurs généraux de l'Exposition universelle et, l'année suivante, dirigea les travaux décoratifs du palais de Sydenham. On a de lui : *Plans, élévation, sections et détails de l'Alhambra* (Londres, 1835-1842, gr. in-4°); *Dessins de mosaïques* (1842); *Sur l'emploi des couleurs dans les arts décoratifs* (1852); *Grammaire de l'ornement* (1856); *Spécimens de l'ornementation chinoise* (1866 et ann. suiv.), etc.

JONES (Thomas-Rymer), naturaliste anglais, né vers 1818. Il se fit recevoir docteur en médecine en 1833, se vit contraint, par une légère surdité, de renoncer à la pratique de son art et se fit connaître par des travaux scientifiques, publiés dans le recueil de la *Zoological Society*. Depuis lors, Jones a été successivement nommé professeur d'anatomie comparée au *King's College*, professeur de physiologie à l'institution royale de la Grande-Bretagne et membre de la Société royale de Londres (1844). Outre de nombreux articles, il a publié : *Description générale du royaume animal* (1838); *Histoire naturelle des animaux* (1845-1856, 2 vol. in-8°); la *Création animale, introduction populaire à la zoologie* (1855).

JONES (Ernest), homme politique anglais, né à Berlin en 1819, mort en 1869. Il était fils du major Charles Jones, écuyer du duc de Cumberland, qu'il accompagna en Hanovre lorsque ce prince devint roi de ce pays, sous le nom d'Ernest Ier. Le jeune Jones fit ses études à Lunebourg et donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de l'énergie de ses convictions démocratiques. C'est ainsi que, lors de la révolution qui éclata en Pologne en 1830, il se sauva de la maison paternelle pour se joindre à l'insurrection; mais arrêté par la police, il fut reconduit chez son père, après avoir fait seulement quelques lieues. En 1838, son père retourna en Angleterre et l'emmena avec lui. Jones épousa peu à près miss Atherley et, tout en faisant ses études de droit, publia quelques poésies et quelques écrits, sous le voile de l'anonyme. En 1844, il se fit recevoir avocat à Middle-Temple et, dès l'année suivante, il devint un des membres les plus actifs du parti chartiste, qui demandait le suffrage universel, le vote au scrutin secret, les parlements annuels, l'établissement d'un impôt sur le revenu, la diminution des charges publiques, etc. Jones, dit M. W. de Fonvielle, salua avec enthousiasme la révolution de Février, comme le signal d'une ère de justice et d'émancipation universelle. Il alla à Manchester pour presser l'organisation du parti révolutionnaire et soulever les populations ouvrières ou *black country*. Arrêté après la fameuse manifestation qui eut lieu à Londres le 10 avril 1848, il fut jeté en prison, où il subit les plus affreux traitements pendant dix-huit mois. Sa santé, ébranlée par la froide cruauté des geôliers britanniques ne se remit jamais de cette épreuve prolongée. Tenu au secret pendant toute la durée de sa captivité, il survivit un poème entier avec son sang, entre les lignes du livre de prières qu'on lui avait donné. Ce poème était intitulé la *Révolte de l'Hindoustan*. En sortant de prison, il le publia, ainsi que le recit des odieux traitements qu'il avait subis. Vers cette époque, un de ses parents lui légua 50,000 livres de rente, à la condition qu'il renoncerait à défendre les idées démocratiques. Inébranlable dans ses convictions, Ernest Jones refusa ce legs, et continua à défendre la cause du peuple, à attaquer les privilèges et l'aristocratie britanniques, fonda le *Journal du peuple*, qui devint l'organe du parti chartiste, et ne cessa par ses discours, d'une éloquence entraînante, de stimuler l'ardeur des ouvriers anglais. En 1857, Jones défendit avec beaucoup de talent les prisonniers fenians de Manchester. Après s'être présenté un grand nombre de fois, sans succès, pour occuper un siége au Parlement, il venait d'être élu membre de la Chambre des communes à Manchester lorsque, déjà malade, il prononça devant les ouvriers de Holme et de Charlton un discours dans lequel il manifesta le pressentiment de sa fin prochaine. « C'était par devoir que je me présentais autrefois au Parlement, dit-il, mais aujourd'hui je suis pressé d'arriver, je ne sais s'il me restera le temps de rendre au peuple d'Angleterre les services qu'il attend de moi. » Saisi par le froid, il se mit au lit en rentrant dans sa maison et, deux jours après, il était mort. La démocratie anglaise a perdu dans Ernest Jones son plus ferme et un de ses plus remarquables défenseurs.

JONESCO (Jean), agronome roumain, né à Romano (Moldavie) en 1818. Il est fils du vicaire général du diocèse de Romano, connu sous le surnom de Jean le Rouge. Lorsqu'il eut achevé ses études à Jassy, il se rendit en France aux frais du gouvernement moldavien (Ia Haye, 1838, 1 vol. in-8°), ouvrage remarquable et qui a obtenu un grand succès en Hollande; les *République des Provinces-Unies et de Venise* (La Haye, 1832), etc.

JONGELINGX (Jacques), sculpteur belge, né à Anvers en 1531, mort dans la même ville en 1606. Après avoir passé la plus grande partie de sa jeunesse en Italie, il revint dans son pays, où il exécuta la plupart des monuments qui datent de ce temps-là et dont quelques-uns seulement sont venus jusqu'à nous; tel est le *Mausolée de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*. Ce monument splendide, qu'on admire encore à Notre-Dame de Bruges, fut érigé en 1558, par ordre de Philippe II. On cite encore parmi ses meilleures œuvres : la statue du *duc d'Albe*, élevée en 1571, sur la place d'armes de la citadelle d'Anvers, et huit statues en bronze grandes comme nature, représentant *Saturne, Mars, Jupiter, Mercure, Vénus, Diane, Apollon, Bacchus*. Ces statues, exécutées en 1585, servirent à l'ornementation d'Anvers, à l'entrée triomphale d'Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas. Philippe Gœlle les a reproduites par la gravure et en a formé un recueil (1586), dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale. Ces gravures donnent une grande idée du talent de Jongelingx; les huit figures qu'elles reproduisent sont pleines de vie, de l'originalité, et attestent une véritable science de la forme. Elles font regretter vivement la perte de la plupart des œuvres de cet éminent artiste.

JONGERMANNE s. f. (jon-jer-ma-ne — de *Jungermann*, bot. allem.). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des hépatiques, type de la tribu des jongermannées : *Les jongermannes sont de petites herbes terrestres ou parasites.* (C. d'Orbigny.) ❡ On dit aussi JONGERMANNIE.

— **Encycl.** Ce genre, l'un des plus importants de la famille des hépatiques, a été établi par Ruppius et adopté par Linné. Les *jongermannes* sont particulièrement caractérisées par une capsule renfermée dans un canal d'où elle sort à sa maturité, portée sur un pédicelle plus ou moins long et se divisant jusqu'à la moitié ou jusqu'à la base en quatre valves. Cette capsule renferme des spores nombreuses, entremêlées de filaments en spirale, naissant tantôt du fond de la capsule, tantôt de toute la paroi interne des valves. On a cru longtemps que ces filaments étaient distincts des spores, mais il est reconnu qu'ils les supportent et qu'ils servent par leur élasticité à les projeter çà et là. La capsule varie par sa forme ronde ou allongée, par sa division en quatre valves jusqu'à la base ou seulement jusqu'à la moitié. La première grande division de ce genre renferme les espèces dont la fronde est simple, plus ou moins lobée, presque toujours palmée, étendue sur le sol, et ne présente pas de folioles distinctes. Telles sont les *jongermannes* épiphylle, grasse, fourchue, etc. Toutes les autres espèces ont une tige simple ou ramuse, rampante ou redressée, couverte de petites feuilles distiques de forme très-variable. Cette division, de beaucoup plus nombreuse que la précédente, se subdivise en deux groupes, dont l'un a des feuilles nues à leur base, et l'autre les feuilles accompagnées de stipules caulinaires, qui forment, en général, la plus grande différence des tiges, un double rang de petites folioles. Le nombre des espèces connues de ce genre s'élève à environ trois cent cinquante, dont plus de quatre-vingt-dix-sept en Europe. L'Amérique septentrionale en fournit un assez grand nombre. Les régions équatoriales en possèdent beaucoup, et elles ne paraissent pas diminuer en nombre en allant du pôle vers l'équateur. V. HÉPATIQUES.

JONGERMANNIÉ, ÉE adj. (jon-jer-ma-ni-é — rad. *jongermanne*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la jongermanne. ❡ On dit aussi JONGERMANNIACÉE.

— s. f. pl. Tribu de la famille des hépatiques, ayant pour type le genre jongermanne.

JONGHE (Bernard DE), historien belge, né à Gand en 1674, mort dans la même ville en 1749. Il entra dans l'ordre des dominicains, fut ensuite attaché en qualité d'aumônier à l'armée française et devint par la suite prieur des dominicains de Lille. Jonghe consacra tous ses loisirs à des recherches historiques, visita les bibliothèques et les archives, et publia, entre autres ouvrages : *Desolata Batavia seu descriptio brevis omnium conventuum et monasteriorum sacri ordinis prædicatorum* (Gand, 1717, in-8°); *Belgium dominicanum* (Bruxelles, 1719, in-4°); *Histoire de Gand en forme de chronique mensuelle* (Gand, 1746).

JONGHE (Jean-Baptiste DE), peintre belge, né à Courtrai en 1785, mort en 1844. Elève d'Ommeganck, il s'adonna au genre du paysage, débuta avec succès en 1812, et fut successivement professeur à l'Académie de dessin et d'architecture de sa ville natale (1826), et professeur de peinture de paysage et d'animaux à l'Académie d'Anvers (1841-1843). Nous citerons parmi ses tableaux : *Voyageur au repos; Ferme en Flandre; Intérieur d'une ferme; Vue du château d'Auderme; Vue des environs de Tournai*, regardée comme son chef-d'œuvre.

JONGHEN (Henri DE), théologien belge, né à Hasselt en 1608, mort en 1669. Il entra dans l'ordre des récollets, reçut la prêtrise, s'adonna à la prédication, puis devint professeur de théologie à Louvain. Ses principaux ouvrages sont : *Medulla sancti Evangelii* (Anvers, 1657); *Naptiæ agni, sive discursus pro sacris vestitionibus, professionibus jubilæis religiosorum* (Anvers, 1658, in-4°); *Vera fraternitas declamanda* (Anvers, 1662), etc.

JONGIE s. f. (jon-zi). Bot. Genre de nassuviées, comprenant une seule espèce de l'Amérique du Sud, la jongie rouillée.

JONGKIND (Johan-Barthold), peintre hollandais, né vers 1822. Il est venu compléter ses études artistiques en France sous la direction de E. Isabey et s'est adonné à la peinture de marine et de paysage. Depuis 1845, il a exposé à nos Salons un assez grand nombre de tableaux qui se recommandent par des qualités estimables, et parmi lesquel nous citerons : *Port de mer* (1848); *Vue du port d'Honfleur* (1850); le *Tréport; Saint-Valery-en-Caux* (1852); *Clair de lune; Souvenir du Havre; Cours de la Seine* (1853); le *Quai d'Orsay*; le *Lever de la lune près de Paris* (1855); *Marines* (1857); *Paysage hollandais* (1859); *Entrée du port de Honfleur* (1864), etc.; *Canal hollandais près de Rotterdam; Route de Sainte-Claire* (1865); *Paysage normand; Marine* (1866); *Patineurs sur un canal de Hollande; Vue de la rivière d'Overschie* (1868); la *Meuse à Dordrecht; Intérieur du port* et *Vue de la bourse, à Rotterdam* (1869), etc.

JONGLER v. n. ou intr. (jon-glé — du lat. *joculari*, plaisanter à des jeux). Lancer en l'air, les uns après les autres, divers objets que l'on relance à mesure qu'on les reçoit : *Les psylles d'Afrique et les marses d'Italie* JONGLAIENT *avec de serpentes, reptiles sans en être autrement inquiétés.* (Expilly.)

— Faire des tours d'adresse ou de passe-passe.

— Par ext. Se livrer à des exercices d'esprit qui n'ont d'autre mérite que la difficulté vaincue : *On* JONGLE *avec les mots, on sonne à traners des cercles de périodes, on danse sur la corde roide des alexandrins.* (M. Du Camp.)

JONGLERIE s. f. (jon-gle-ri — rad. *jongler*). Action de jongler, tour d'adresse de jongleur : *Faire des* JONGLERIES. *En Orient, la* JONGLERIE *touche à la féerie.* (P. de St-Victor).

— Fig. Hypocrisie, menterie, tromperie, charlatanisme, parole ou action ayant pour but de déguiser une fâcheuse vérité sous de belles apparences : *La prétendue douceur de la censure est pure* JONGLERIE. (Chateaub.) *L'éloge n'est qu'une* JONGLERIE *oratoire.* (Fournier.)

— Littér. Œuvre que les troubadours improvisaient en chantant.

JONGLEUR s. m. (jon-gleur — lat. *joculator*, celui qui joue, de *jocus*, jeu. M. Littré remarque que dans le vieux français *jugleres* est le nominatif de *joculator*, et *jugleor* est le régime, de l'accusatif latin *joculatorem*. Le vieux français avait aussi *jugler* et le provençal *jugler*. Des deux formes *jugler* et *juglar* viennent du lat. *jocularis*, même sens que *joculator*). Personne qui jongle, qui lance en l'air et reçoit tour à tour divers objets. ❡ Bateleur, escamoteur, charlatan : *Le* JONGLEUR *qui place une noix sous le dos d'un rasoir et la casse en frappant sur le tranchant avec la paume de la main prouve que tous les instruments tranchants ne coupent qu'en apparence.* (Scientif.) *Les* JONGLEURS *indiens opèrent nus jusqu'à la ceinture, sans table et sans gobelets, sans manches et sans gibecière.* (P. de St-Victor.)

— Hist. littér. Poète, ménestrel qui récitait lui-même ses vers en s'accompagnant de quelque instrument : *Il y avait des poètes qui ne faisaient que de petits poèmes, et que l'on appelait* JONGLEURS *ou jongleurs.* (Et. Pasq.) *Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, honora les* JONGLEURS *de son amitié.* (Mervesin.)

— Par ext. Trompeur, personne qui se donne les apparences des qualités qu'elle n'a pas :

Je connais ces *jongleurs* à front jésuitique.
M.-J. CHÉNIER.

— **Encycl.** V. BATELEUR.

JONIDION s. m. (jo-ni-di-on). Bot. V. IONIDION.

JONIN (Gilbert), poète et jésuite français, né à Saint-Flour (Auvergne) en 1596, mort à Tournon en 1638. Il enseigna la philosophie, la théologie, l'Ecriture sainte et cultiva avec succès la poésie grecque et latine. Ses vers sont, en général, pleins d'élégance et de facilité. Nous citerons de lui : *Lyrica* (Lyon, 1630, in-16), contenant des odes et des épodes; *Anthologia sacra* (en deux parties); *Musæ et Gratiæ religiosæ; Anacreon christianus*, en grec et en latin (Lyon, 1634); *Elegiæ, hendecasyllabi, etc.* (Lyon, 1634); *Enigmata, Beatitudines, Bion christianus, etc.* (Toulouse, 1636); *Poematum libri duo* (Lyon, 1637); *Moralis mythologia*, en lambes grecs; *Moralis institutio epigrammatum centuriæ tres, distichа græca* (Lyon, 1687), avec une explication latine.

JONKAKONDA, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie, royaume d'Yani, sur la rive droite de la Gambie, à 400 kilom. de son embouchure. Commerce assez actif.

JONKŒPING ou **INKŒPING**, ville de Suède, dans la Gothie, ch.-l. du *lan* ou gouvernement de son nom, à 290 kilom. S.-O. de Stockholm, à l'extrémité S. du lac Wetter; 7,700 hab. Siége de la cour d'appel de Gothie, érigée en 1634. Cette ville est située à l'extrémité d'un isthme étroit, dans un fond qui, au sud-est et plus encore au sud-ouest, est entouré de hautes montagnes couvertes de bois. Outre plusieurs écoles primaires, Jonkœping possède une école élémentaire supérieure et une école de métiers. L'industrie y est limitée à quelques métiers, et à quelques fabriques, notamment des fabriques de tabac. On y trouve un comptoir principal de la banque de Smâland. Jonkœping est une des plus anciennes villes de la Suède, et jusqu'au milieu du XVIIe siècle elle a conservé ses fortifications. Mais, prise et brûlée en 1567 par le général danois Daniel Rantzau, elle fut brûlée de nouveau en 1612, par ordre de Gustave-Adolphe. Lorsque Christian IV, s'étant emparé d'Elfsborg et de Gullberg, menaçait de la soumettre à son pouvoir. Après la déposition de Gustave IV Adolphe, la paix fut signée dans ses murs entre la Suède et le Danemark, le 10 décembre 1809. Le gouvernement de Jonkœping a 1,400 kilom. carr. de superficie et une population de 175,000 hab.; il forme la partie la plus peuplée du Smâland. On y compte trois villes, y compris le chef-lieu, et six bailliages.

JONOPSIDE s. f. (jo-no-psi-de). Bot. V. IONOPSIDE.

JONOPSIDION s. m. (jo-no-psi-di-on). Bot. V. IONOPSIDION.

JONQUE s. f. (jon-ke — du mot espagnol et portugais *junco*, proprement jonc, roseau, qui se rapporte au chinois *tchouen*, bateau, vaisseau, prononcé à Canton *chuse*, suivant l'ordre des lettres, c'est-à-dire en français *tchoun*). Mar. Vaisseau d'une forme particulière, qui est en usage en Chine, dans l'Inde et au Japon : *Une* JONQUE *chinoise. Déjà, au IIe siècle de notre ère, les jonques chinoises naviguaient sur l'océan Indien, d'après l'indication magnétique du Sud.* (De Humboldt.)

— **Encycl.** La *jonque* est un navire de commerce et de guerre commun à beaucoup de peuples de l'Asie, notamment aux Chinois et aux Japonais. La *jonque* est un grand vaisseau qui fait le cabotage sur les côtes de la Chine. Les principaux ports de la Chine entre lesquels se fait la navigation des *jonques* sont : Canton, Namo, Emoui, Tou-Tcheou, Tchao-Pon, Chang-Haï, Tien-tsin, etc. Les *jonques* vont jusqu'aux îles Philippines, dans les colonies hollandaises, les Moluques, etc.

Ce navire est très-ancien; un passage de Pline le Jeune nous apprend que des *jonques* chinoises allaient faire le commerce sur la côte malabare de l'Indoustan, dans le port de Surate. Sa forme, du reste, rappelle les anciennes galères. La carène est plate et lourde; elle ne peut pas naviguer que sur une mer facile et avec des vents doux. Recourbé à l'avant et à l'arrière, informe, sans grâce aucune, ce bâtiment a l'apparence d'un coffre. Les mâts dans la *jonque* portent deux voiles rectangulaires, quelquefois en coton, le plus souvent en nattes réunies par bandes, et pouvant se replier les unes sur les autres, à la manière des plis d'un éventail. Les ancres sont aussi ridicules que le navire lui-même : elles sont en bois dur, formées de trois morceaux, dont le plus grand sert de verge, et les deux autres, plus petits, réunis à entailles et consolidés par une forte cheville, composent les becs. Les *jonques* de guerre, appelées *jonques mandarines*, sont armées de quelques mauvais canons.

On comprend que de pareils vaisseaux fassent facilement naufrage; il est même étonnant qu'ils osent et puissent accomplir des traversées aussi longues que celles des côtes de la Chine aux îles de la Sonde et aux Philippines, par exemple. On cite même une *jonque* qui est venue jusqu'à Londres, en compagnie ou plutôt sous la protection d'un steamer anglais.

JONQUIÈRES, bourg et commune de France (Vaucluse), cant. E., arrond. et à 9 kilom. d'Orange, sur un canal de l'Ouvèze; pop. agégl., 1,146 hab. — pop. tot., 2,448 hab. Usine à soie et à garance; moulins.

JONQUILLE s. f. (jon-ki-lle; *ll* mll. — rad. *jonc*). Bot. Espèce de narcisse dont les fleurs, de couleur jaune vif, exhalent un parfum suave, et dont les feuilles sont longues et cylindriques comme celles des joncs : *Cultiver des* JONQUILLES. ❡ Fleur de la même plante : *Cueillir des* JONQUILLES. *Exhaler l'odeur des* JONQUILLES. JONQUILLE *double. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de* JONQUILLES, *tout cela fut a souhait.* (Mme de Sév.)

. . . . . La *jonquille* encor
Offre à l'œil ébloui ravi la pâleur de son or.
ROPCHER.

❡ *Jonquille de chêne*, Nom vulgaire d'une espèce d'agaric.